LA CROIX

Entretien

Après les violences du 17 octobre, « il faut humaniser notre regard sur la police, comme sur les manifestants »

— Lors de la manifestation du 17 octobre 2026 contre la vie chère, près de 1 000 policiers et gendarmes ont été blessés, selon le bilan du ministère de l'intérieur. Curé de Saint-Eustache, le père Pierre Vivarès, aumônier catholique à la préfecture de police de Paris, appelle à l'apaisement.

Recueilli par **Malo Tresca**

Le 19 octobre 2026 à 17h31 · 3 min

***La Croix* : Les manifestations du 17 octobre ont été émaillées de nombreuses violences et scènes de pillage en France, blessant 997 policiers et gendarmes, dont 7 gravement selon le dernier bilan du ministère de l'intérieur. La société française est-elle en train de s'habituer aux violences perpétrées contre les forces de l'ordre ?**

Père Pierre Vivarès : Je ne le crois pas. La majorité des Français soutient la police, même si ces violences font, hélas, partie du paysage. Il y a toujours eu, en fin de cortège de manifestations, des « black blocs », cette mouvance anarchiste qui veut en découdre avec les forces d'autorité. Ce qui était nouveau lors des protestations du 17 octobre, c'est qu'ils ont commencé à opérer dès le matin, et que des pilleurs, en masse, se sont ensuite agrégés à eux en adoptant leurs méthodes. Sur une revendication sociale s'est alors greffé un pillage systémique, venu « faire son marché » dans Paris…

Selon Europe 1, les violences contre les forces de l'ordre avaient déjà augmenté de 19 % au premier trimestre 2026 sur un an. Cette question de leur surexposition à la violence occupe-t-elle une place grandissante dans votre accompagnement spirituel auprès d'eux ?

Les policiers viennent me voir avec des questionnements d'ordres spirituel, humain, naturel, qui souvent ne sont pas liés à leur métier. Ils essaient d'être chrétiens dans leur vie quotidienne, dans leurs familles. Leur métier, lui, est déjà encadré par des règles très précises, qu'il s'agisse des procédures judiciaires, d'interpellation ou de maintien de

l'ordre… Ils ne viennent donc pas chercher auprès de moi d'autres règles. Mais dans une perspective chrétienne, ce que je leur rappelle – et qu'ils savent déjà –, c'est l'impératif d'humanité, de justice, de respect de chaque personne.

La violence, ils y ont toujours été confrontés, y compris dans des affaires de droit commun : violences conjugales, trafic de drogue, refus d'obtempérer… Mais s'ajoutent là des injonctions contradictoires : on leur reproche à la fois d'avoir été trop présents et pas assez, de manquer d'empathie, puis de manquer de force. Il faut aujourd'hui avoir une santé mentale bien accrochée pour être policier !

Derrière leur équipement, ce sont des pères et des mères de famille, qui aiment même les jeunes qu'ils ont en face d'eux. Ils sont dépositaires de la violence d'État, mais face à une autre violence, pour en empêcher de plus grandes. Et ils doivent exercer ce discernement en une demi-seconde, parfois après dix-huit heures d'insultes et de lacrymogènes… Face à un adolescent de 16 ans qui jette des pavés, je suis convaincu que la plupart se sentent davantage désolés qu'énervés. Il y a certainement des personnes violentes ou racistes dans la police, comme partout : il y a d'ailleurs des radiations chaque année. Mais personne ne se réjouit quand il y a des bavures ou des manifestants blessés. La première violence est celle de ceux qui ne respectent pas les règles.

Comment regarder, en chrétien, ces jeunes qui affrontent la police ou pillent les commerces ?

Je déplore que des adultes, de certains partis en particulier, mettent de l'huile sur le feu en relayant des slogans comme *« la police tue »*. À 17 ans, on a encore le droit d'être manichéen ; pas quand on est adultes. Reconnaître la nécessité d'une police, c'est préserver l'État de droit. À nous, adultes, d'être des éducateurs à la maturité. Nous devons écouter la colère des jeunes, leurs revendications souvent légitimes, et leurs peurs aussi, car derrière cette violence, il y a beaucoup d'angoisse, un malaise psychologique…

Il faut humaniser notre regard sur la police, comme sur les manifestants. C'est ce que j'ai voulu rappeler dans mon homélie, dimanche dernier. Cette nuit-là, à minuit et demi, je voyais de mes fenêtres cinq jeunes qui devaient avoir moins de 25 ans tenter de forcer le rideau du bureau de tabac d'en face. J'ai voulu porter sur eux le regard de Jésus, qui parfois se lamente : *« Quel dommage ! »* C'est une lamentation sur une jeunesse qui fait le mal, et qui ne peut donc pas être heureuse, parce que faire le mal ne rend pas heureux…

Comment trouver une voie d'apaisement dans ce climat social particulièrement tendu, à six mois d'une présidentielle sous tension ? Et comment l'Église peut-elle y contribuer ?

Je rêverais d'une union sacrée des candidats pour appeler au calme et au dialogue, sans se servir de la rue pour leur cause électorale. Au fond, ce sont des questions d'argent… Les caisses sont vides, l'équation est complexe, et ce n'est pas en cassant tout qu'on les

remplira. Chaque responsable politique devrait favoriser le dialogue plutôt que l'opposition. J'ai très peur d'émeutes selon le candidat élu : c'est maintenant qu'il faut apaiser, pas au lendemain du scrutin.

L'Église a ce rôle de dialogue, à commencer par l'assemblée dominicale. Le dimanche, à Saint-Eustache, j'ai 600 personnes devant moi, de l'extrême gauche à l'extrême droite, de 14 ans au grand âge… L'important, c'est de faire en sorte qu'ils se parlent, de bâtir des communautés aussi diverses que la société française. Car le Christ appelle dans tous les milieux, dans toutes les options politiques, à tous les âges, et il nous permet de vivre ensemble. En ce moment, je prépare au baptême 40 catéchumènes, dont 10 policiers. Ils avancent aux côtés d'habitants du centre de Paris qu'ils n'auraient sans doute sinon jamais croisés. J'y observe du dialogue, une bienveillance mutuelle.

Avec l'aumônerie, nous rencontrons aussi des avocats, le président du tribunal judiciaire de Paris, les pompiers… Chacun mesure ainsi les contraintes de l'autre et apprend à les reconnaître, avec empathie.

On peut avoir le sentiment, dans la conjoncture actuelle, que c'est un peu un tonneau des Danaïdes, un travail sans fin. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas s'y mettre tout de suite, et y œuvrer chaque jour. Ce qui nous unit est plus grand que ce qui nous divise, cela est valable au sein de l'Église comme dans la nation.